

J'ai, plus d'une fois, senti en moi des « passagers » de mon père. Aussitôt, je me cabrais. J'ai vécu contre mon père (et contre ma mère et contre mon grand-père, ma grand-mère, mes arrière-grands-parents) ; faute de les connaître, je n'ai pu lutter contre de plus lointains aïeux.

Faisant cela, quel ancêtre inconnu ai-je laissé vivre en moi ?

En général, je ne suivais pas la pente. En ne suivant pas la pente, de quel ancêtre inconnu ai-je suivi la pente ? De quel groupe, de quelle moyenne d'ancêtres ? Je variais constamment, je les faisais courir, ou eux, moi. Certains avaient à peine le temps de clignoter, puis disparaissaient. L'un n'apparaissait que dans tel climat, dans tel lieu, jamais dans un autre, dans telle position. Leur grand nombre, leur lutte, leur vitesse d'apparition — autre gêne — et je ne savais sur qui m'appuyer.

*On est né de trop de Mères.* — (Ancêtres : simples chromosomes porteurs de tendances morales, qu'importe ?) Et puis les idées des autres, des contemporains, partout téléphonées dans l'espace, et les amis, les tentatives à imiter ou à « être contre ».

J'aurais pourtant voulu être un bon chef de laboratoire, et passer pour avoir bien géré mon « moi ».

En lambeaux, dispersé, je me défendais et tous les jours il n'y avait pas de chef de tendances ou je le destituais aussitôt. Il m'agace tout de suite. Etait-ce lui qui m'abandonnait ? Etait-ce moi qui le laissais ? Etait-ce moi qui *me* retenais ?

Le jeune puma naît tacheté. Ensuite, il surmonte les taches. C'est la force du puma contre l'ancêtre, mais il ne surmonte pas son goût de carnivore, son plaisir à jouer, sa cruauté.

Depuis trop de milliers d'années, il est occupé par les vainqueurs.

Moi se fait de tout. Une flexion dans une phrase, est-ce un autre moi qui tente d'apparaître ? Si le Oui est mien, le NON est-il un deuxième moi ?

Moi n'est jamais que provisoire (changeant face à un tel, moi *ad hominem* changeant dans une autre langue, dans un autre art) et gros d'un nouveau personnage, qu'un accident, une émotion, un coup sur le crâne libérera à l'exclusion du précédent et, à l'étonnement général, souvent

instantanément formé. Il était donc déjà tout constitué.

On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. Préjugé de l'unité. (Là comme ailleurs la volonté, appauvrissante et sacrificatrice.)

Dans une double, triple, quintuple vie, on serait plus à l'aise, moins rongé et paralysé de subconscient hostile au conscient (hostilité des autres « moi » spoliés).

La plus grande fatigue de la journée et d'une vie serait due à l'effort, à la tension nécessaire pour garder un même moi à travers les tentations continues de le changer.

On veut trop être quelqu'un.

Il n'est pas un moi. *Il n'est pas dir moi. Il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre.* (Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes.) Une moyenne de « moi », un mouvement de foule. Au nom de beaucoup je signe ce livre.

Mais l'ai-je voulu ? Le voulions-nous ?

Il y avait de la pression (vis à tergo).

*Et puis ?* J'en fis le placement. J'en fus assez embarrassé.

Chaque tendance en moi avait sa volonté, comme chaque pensée dès qu'elle se présente et s'organise a sa volonté. Etait-ce la mienne ? Un tel a en moi sa volonté, tel autre, un ami, un grand homme du passé, le Gautama Bouddha, bien

d'autres, de moindres, Pascal, Hello ? Qui sait ?  
Volonté du plus grand nombre ? Volonté du  
groupe le plus cohérent ?

Je ne voulais pas vouloir. Je voulais, il me  
semble, contre moi, puisque je ne tenais pas à  
vouloir et que néanmoins je voulais.

... Foule, je me débrouillais dans ma foule en  
mouvement. Comme toute chose est foule, toute  
pensée, tout instant. Tout passé, tout ininter-  
rompu, tout transformé, toute chose est autre  
chose. Rien jamais définitivement circonscrit, ni  
susceptible de l'être, tout : rapport, mathémati-  
ques, symboles, ou musique. Rien de fixe. Rien  
qui soit propriété.

Mes images ? Des rapports.

Mes pensées ? Mais les pensées ne sont  
justement peut-être que contrariétés du « moi »,  
pertes d'équilibre (phase 2), ou recouvrements  
d'équilibre (phase 3) du mouvement du « pen-  
sant ». Mais la phase 1 (l'équilibre) reste incon-  
nue, inconsciente.

Le véritable et profond flux pensant se fait  
sans doute *sans pensée consciente*, comme sans  
image. L'équilibre aperçu (phase 3) est le plus  
mauvais, celui qui après quelque temps paraît  
détestable à tout le monde. L'histoire de la Phi-  
losophie est l'histoire des fausses positions  
d'équilibre conscient adoptées successivement.  
Et puis... est-ce par le bout « *flammes* » qu'il faut  
*comprendre le feu* ?

Gardons-nous de suivre la pensée d'un auteur<sup>1</sup>  
(fût-il du type Aristote), regardons plutôt ce qu'il  
a derrière la tête, où il veut en venir, l'empreinte  
que son désir de domination et d'influence,  
quoique bien caché, essaie de nous imposer.

*D'ailleurs, QU'EN SAIT-IL DE SA PENSÉE ? Il en est  
bien mal informé.* (Comme l'œil ne sait pas de  
quoi est composé le vert d'une feuille qu'il voit  
pourtant admirablement.)

Les composantes de sa pensée, il ne les connaît  
pas ; à peine parfois les premières ; mais les  
deuxièmes ? les troisièmes ? les dixièmes ? Non,  
ni les lointaines, ni ce qui l'entoure, ni les détec-  
minants, ni le « Ah ! » de son époque (que le plus  
misérable pion de collège dans trois cents ans  
apercevra).

Ses intentions, ses passions, sa *libido dominan-  
di*, sa mythomanie, sa nervosité, son désir  
d'avoir raison, de triompher, de séduire, d'éton-  
ner, de croire et de faire croire à ce qui lui plaît,  
de tromper, de se cacher, ses appétits et ses  
dégouts, ses complexes, et toute sa vie harmo-  
nisée sans qu'il le sache, aux organes, aux glandes,  
à la vie cachée de son corps, à ses déficiences  
physiques, tout lui est inconnu.

Sa pensée « logique » ? Mais elle circule dans  
un manchon d'idées paralogiques et analogiques,

1. La pensée importe moins aussi que la perspective où elle sur-  
git.

sentier avançant droit en coupant des chemins circulaires, saisissant (on ne saisit qu'en coupant) des tronçons saignants de ce monde si richement vascularisé. (Tout jardin est dur pour les arbres.) Fausse simplicité des vérités premières (en métaphysique) qu'une extrême multipli- cité suit, qu'il s'agissait de faire passer.

En un point aussi, volonté et pensée confluent, inséparables, et se faussent. Pensée-volonté.

En un point aussi, l'examen de la pensée fausse la pensée comme, en microphysique, l'observation de la lumière (du trajet du photon) la fausse.

Tout progrès, toute nouvelle observation, toute pensée, toute création, semble créer (avec une lumière) une zone d'ombre.

Toute science crée une nouvelle ignorance.

Tout conscient, un nouvel inconscient.

Tout apport nouveau crée un nouveau néant.

Lecteur, *tu tiens donc ici*, comme il arrive souvent, *un livre que n'a pas fait l'auteur*, quoiqu'un monde y ait participé. Et qu'importe ?

Signes, symboles, élans, chutes, départs, rapports, discordances, tout y est pour rebondir, pour chercher, pour plus loin, pour autre chose.

Entre eux, sans s'y fixer, l'auteur poussa sa vie.

Tu pourrais essayer, peut-être, toi aussi ?

HENRI MICHAUX

*Entre centre et absence.*

*La ralentie.*

*Animaux fantastiques.*

*L'insoumis.*

*Je vous écris d'un pays lointain.*

*Poèmes.*

*Difficultés* (1930).

*Un certain Plume* (1930).

*Chaires* (pièce en un acte, 1937).

*Le drame des constructeurs* (acte unique, écrit en 1930, représenté en 1937 à Paris).

*Postface*

7

39

53

65

71

81

107

137

179

201

213